

# Un entretien avec... Maurice YVAIN

L'opérette est morte.

C'est, il y a cinq ou six ans, que Maurice Yvain assembla, en cigarette-fusée ou en bombe-à-renversement — à votre choix — ce sujet, ce verbe, cet attribut. Il devait être, en ce temps-là, l'auteur de *Là-haut*, de *Pas sur la Bouche* et de *Bouche à Bouche*, d'*Elle est à vous*, d'*Un Beau Garçon* et de *La Dame en décolleté*, de *Miami*, de *Kadubec*, de *Pépé*, de *Yes...*

Depuis (s.e. ou o., sauf erreur ou omission de ce qui précède ou de ce qui suit), depuis, Maurice Yvain est devenu l'heureux père de *Oh ! papa*, d'*Encore cinquante centimes*, de *La Belle Histoire des Sœurs Hortensia*, de *Vacances*. J'en passe, et des meilleures. Nous sommes en 1935. Il me dit :

— L'opérette ? Mais, voyons, Monsieur, elle est morte !

— Elle est donc toujours morte ?

— Toujours : un peu davantage depuis cinq ou six ans. Cette opinion rigoureusement personnelle me valut, en 1929 ou 1930, quelques brocards, du bois vert, dont on fait les sottises. Je veux bien en encaisser quelques autres. Seulement, je destine d'avance à ceux de

qui ils me viendront, le simple fait que voici : telle opérette célèbre, à titre odorant et maraicher qui, voici dix ans, obtenait un succès voisin du triomphe, reçoit depuis hier un accueil qui ne relève plus que du succès d'estime : il n'y a pas là de quoi être fier de ses contemporains ! Autre chose : la fonction crée l'organe, et je m'attendais, après la guerre, à voir paraître et s'imposer de vrais jeunes premiers de l'opérette, acteurs, chanteurs, danseurs. Or Defreyn, à ce que je sache, n'a pas été remplacé. Ah ! oui : l'opérette est bien morte. La pièce en trois actes — ou en trois alcôves : impossible ! Impossible, l'opéra avec son trompe-l'œil, sa main sur le cœur et la baguette si peu magique de son batteur de mesure. Alors, que faire ? Aller au ciné, au ciné américain, bien entendu. J'y vais. Ce *Gay Divorcée* est une chose exquise, par exemple, et qui n'est pas loin de nous apporter du nouveau.

— Du nouveau, n'en fût-il plus... N'est-ce point une opérette qui le chante ?

— Il en faudrait, et tout de suite. En ai-je trouvé ? Vous me le direz plus tard. De jeunes librettistes viennent ainsi de m'apporter une idée originale. L'orchestre — le minable petit orchestre à douze musiciens, toujours bon pour une opérette, ainsi que pense le Français né malin — l'orchestre, suivant leur astucieux projet, saute résolument de son sous-sol sur le plateau par-dessus la rampe. Rien de neuf à la clarté qu'elle donne : vous souvenez-vous d'avoir vu, au Daunou, certaine Loulou mener, par les détours d'une intrigue un peu déficiente d'ailleurs, la troupe banjoïste et saxophonante de ses Boys ? Cela n'avait sans doute qu'un tort : celui de confiner le public dans le jazz, pendant trois heures d'horloge. Je ne suis pas de ceux qui croient que nous en avons fini avec le jazz. Par contre, je crois qu'après vingt minutes de jazz ou d'autre chose, le public d'aujourd'hui vous laisse tomber. Recette nouvelle, d'après mes nouveaux collaborateurs : donnez-lui donc, avec l'orchestre sur scène, vingt minutes de musique nègre, vingt autres de romance populaire, vingt encore de musique militaire. Qu'en supplément, l'action vous attarde pendant un petit quart d'heure chez une jeune personne qui, suivant l'époque, s'exercera à la Prière d'une Vierge ou au maniement des manettes d'un super-hétérodyne...

— Recette plaisante, je l'avoue. Mais vous donnera-t-elle plus qu'une œuvrette d'exception ?

— Certes, non ! Mais devons-nous rêver au-delà ? En toute chose — dans les choses



Photo Intran

minuscules comme dans les plus grandes — notre époque ne fait qu'assembler des matériaux. D'autres, après nous, en tireront parti. La musique n'a encore fait que s'essayer au cinéma. Et, au théâtre, il est fou de vouloir galvaniser les formes usées. N'est-ce pas vous qui me parliez de cet admirable Roi d'Yvetot, de Jacques Ibert, qui n'a pas su s'imposer à l'Opéra-Comique ? Mais Les Voitures versées ne se sont pas imposées davantage ! Et Angélique y a eu le même sort que Le Sourd. Nous en revenons ainsi à la faute du livret. Les bévues de l'amoureux transi et les politesses excessives de deux citoyens sur le pas d'une porte ont bien pu fournir, jadis, des situations « tout en or ». Cela ne fait plus rire les gens de l'autre siècle, et moins encore ceux de ce siècle-ci. Le problème de l'opérette est d'abord celui du bon livret. Quelqu'un qui s'y connaissait prétendait qu'un bon livre assurait le succès des cent premières, et que c'était, après, à la musique à faire le reste. D'ailleurs, il est sans exemple qu'un bon livret ait inspiré une méchante musique. Double axiome, qu'illustre aisément Le Roi malgré lui, livret de Najac...

— ... Ou bien, en exemple inverse, Vacances, livret d'Henri Duvernois.

— Certes, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre de mes collaborateurs. Je fus gâté. Vacances marche vers sa centième. Mais il ne m'a pas fallu l'entendre cent fois pour comprendre à quel point le public de 1934 ou de 1935 se montre méfiant de la moindre complication...

— « ... Faut simplifier ...

— Deux notes, croyez-moi, c'est encore beaucoup.

— Vous savez que, pour Henri III, qui avait la voix la plus fausse de son royaume, je ne sais quel polyphoniste du temps avait écrit une œuvre où il n'y en avait qu'une à pousser...

— J'y penserai. Mais je penserai de moins en moins à réaliser de petits ensembles, type Un Caprice. Qu'on ne vienne pas me dire que ce n'est point pour le public qu'on écrit. Je n'ai pas la sagesse un peu mandarine d'un Darius Milhaud, qui parvient à considérer la musique comme... un caprice personnel et solitaire. Pour moi, elle ne commence à vivre que lorsqu'on la jette en pâture à ce monstre : le public. A-t-on assez reproché à Massenet d'avoir compté avec lui, d'avoir été un musicien de théâtre : le dernier, d'ailleurs ! Tout de même, si je ne lui pardonne pas son Don Quichotte, par exemple, je lui sais gré de bien des choses. Aujourd'hui Manon faiblit, et Carmen flanche. Alors, il doit tout de même y avoir quelque bonne raison pour que la Vie de Bohème conserve tant de suffrages. Mais cette méfiance de la musique est partout : les commanditaires de Madame Bovary ne voulurent agréer Milhaud comme musicien de ce film qu'à la condition qu'il s'en tienne « à de la musique 1830 » ; et il n'y a pas un directeur pour se risquer à découvrir le délicieux Louis Beydts. Trop de musique, me répond-on. Trop de musique ! La critique elle-même ne fut pas loin de penser, sinon d'écrire, que dans La belle Histoire, mon thermomètre avait monté d'un ou de deux degrés de trop. Il y a quinze ans, on se battait encore pour la musique. Dans les heureux paradis de ma jeunesse — qu'Inghel me pardonne ! — je sifflais Inghelbrecht ! Et il y avait alors du monde là-haut : de petits patrons, de petits boutiquiers. Il n'y a plus personne. Les boutiquiers et les patrons sont en usine. Et, le soir, cela s'abreuve de radio. La radio, c'est l'ennemi ; l'ennemi qui vous sert jusqu'à plus soif, l'imbuvable mixture faite d'un choral de Bach, de la Méditation de Thaïs et de la plus « maousse » des javas. Nous en sommes à l'Age de l'Accordéon. Comme au lendemain de la guerre, c'est au dancing que le public va maintenant prendre le mot d'ordre de la chanson qu'il chante. Ce mot d'ordre proscriit l'optimisme, et cette gaité qui passait, au vieux temps, pour bien française. Il lui faut des refrains de faubourgs, des mélodies traînardes et poisseuses....

\*\*

Que d'artistes, a dit Debussy, ont révolutionné leur temps que leur temps ne regardait que comme des amuseurs. Maurice Yvain, qui n'a pas l'âme révolutionnaire — ni même pessimiste, quoi qu'il y paraisse — ne refuserait sans doute pas le joli titre d'amuseur. En tout cas, nulle œuvre ne marque mieux que la sienne, la relativité dans la hiérarchie des genres musicaux : sous les plus plaisantes trouvailles de ce « petit maître », lequel, aussi bien que musicien de France connaît Jean-Sébastien Bach, affleure une musique faite à son image. Cette image — croquis, photo — il se refuse à me la confier, à vous la faire voir. Evoquez-là donc. Evoquez-le.

Vous voici au fond d'Auteuil, dans un vaste studio moderne. Une belle lumière blanche d'hiver soutache de reflets les bois polis et les nickels. Elle fait chanter les couleurs

claires des tableaux. Un chien de peluche noir, un chat de velours gris défendent le silence où Maurice Yvain suit les jeux d'une pensée en fumée de cigarette...

— *Après tous les bruits du monde, reprend-il, nous en sommes à attendre un nouvel Au clair de la Lune.*

— Est-ce qu'il n'y a pas celui de Mr. Fred Barlow ?

— *Mon Dieu ! Je préférerais, si vous le voulez bien, le plus douteux Lully.*

Maurice Yvain sourit. Il a un sourire qui se loge au pli de ses lèvres minces. Il a le front haut. Il a une lumière dans ses yeux gris.

Et il a aussi la plus franche poignée de main que je connaisse.

**JOSE BRUYR.**